

LA FRANCE DESCENDUE DE LA CROIX

Table des matières

LE PREMIER DES NOTRES <i>Le Figaro 25 Août 44</i>	2
ECRIT LE LENDEMAIN DE LA DELIVRANCE <i>Carrefour 26 Août 44</i>	4
LE SORT TOMBA <i>Le Figaro 4 sept 44</i>	7
LA VRAIE JUSTICE <i>Le Figaro 8 sept 44</i>	8
LA NATION FRANÇAISE A UNE AME <i>Lettres françaises 9 sept 44</i>	10
EXAMENS DE CONSCIENCE <i>Le Figaro 8 sept 44</i>	12
LE VISITEUR <i>Le Figaro 12 sept 44</i>	14
LA FORTUNE DE LA FRANCE <i>Le Figaro 14 sept 44</i>	15
LES EGAREMENTS DE L'HONNEUR <i>Le Figaro 17 oct 44</i>	17
LE DERNIER ACTE <i>Les Lettres françaises 28 oct 44</i>	18

A l'heure la plus triste de notre destin, l'espérance française a tenu dans un homme ; elle s'est exprimée par la voix de cet homme -de cet homme seul. Combien étaient-ils, les Français qui vinrent alors partager sa solitude, ceux qui avaient compris à leur manière ce que signifie : faire don de sa personne à la France ?

Morts ou vivants, ces ouvriers obscurs de la première heure resteront incarnés pour nous dans le chef qui les avait appelés et qu'après avoir tout quitté ils ont suivi, alors que tant d'autres flairaient le vent, cherchaient leur avantage, trahissaient.

C'est vers lui, c'est vers eux que la France débâillonnée jette son premier cri ; c'est vers lui, c'est vers eux que, détachée du poteau, elle tend ses pauvres mains. Elle se souvient : Vichy avait condamné cet homme à mort par contumace. Le jeune chef français qui, le premier en Europe, avait connu, défini les conditions de la guerre nouvelle, recevait l'anathème d'un vieux maréchal aveugle depuis vingt ans. La presse des valets français, au service du bourreau, le couvrait d'outrages et de moqueries. Mais nous, durant les soirs de ces hivers féroces, nous demeurions l'oreille collée au poste de radio, tandis que les pas de l'officier allemand ébranlaient le plafond au-dessus de nos têtes. Nous écoutions, les poings serrés, nous ne retenions pas nos larmes. Nous courions avertir ceux de la famille qui ne se trouvaient pas à l'écoute : « Le général de Gaulle va parler... Il parle ! » Au comble du triomphe nazi, tout ce qui s'accomplit aujourd'hui sous nos yeux était annoncé par cette voix prophétique. A cause de lui, à cause de ceux qui ont eu part les premiers à sa solitude, nous n'avons pas perdu cœur. En ce temps-là, notre œil n'osait mesurer l'interminable calvaire qui nous restait à gravir et nous n'imaginions pas que ce Français saurait acquérir d'autres titres à notre gratitude infinie. Mais lorsque, d'année en année, nous l'avons vu défendre la souveraineté de la France humiliée et vaincue, comme nous l'avons aimé pour cette dignité patiente et jamais en défaut ! Comme nous étions avec lui durant ces débats que nous devinions épuisants, et comme à certaines heures nous avons pressenti, nous avons partagé sa souffrance ! Ah ! qu'on nous comprenne surtout : dissipons dès le premier jour l'équivoque. En 1830 et en 1850, lorsque les classes dirigeantes françaises se ruèrent aux genoux de Louis-Philippe et du Prince-Président, elles cédaient à des sentiments excusables sans doute, mais qui aujourd'hui nous paraissent abjects. Est-il besoin de l'affirmer ? Aucun d'entre nous, aucun homme de la Résistance n'a jamais pensé au général de Gaulle comme au soldat à poigne qui maintiendra par la force le peuple dans l'obéissance et qui défendra, l'épée à la main, les privilèges de

quelques-uns.

Il demeure au contraire à nos yeux ce qu'il fut dès le premier jour : ce défenseur que la liberté trahie vit se lever tout à coup. En ce temps-là, sur la France matraquée, les maurrassiens de Vichy, en tremblant de joie, essayaient enfin leur système. Alors, ce Français qui, par une prédestination mystérieuse, avait reçu en héritage le nom même de la vieille Gaule, essuya les crachats sur la face de la République outragée. Et nous, il faut bien l'avouer, qui, depuis notre adolescence, ne croyions guère plus en elle, nous l'avons reconnue enfin, cette République de nos pères, nous avons eu foi en sa résurrection.

Ce dép que la France, trahie et livrée à ses ennemis, avait confié à de Gaulle, voici qu'il nous le rapporte aujourd'hui -non pas à nous seuls, bourgeois français, mais à tout ce peuple dont chaque partie, chaque classe a fourni son contingent d'otages et de martyrs. Sa mission est de maintenir, dans la France restaurée, une profonde communion à l'image de celle qui, dans les fosses communes, creusées par les bourreaux, confond les corps du communiste et du prêtre assassinés.

Cette mission, le général de Gaulle ne s'en est pas investi lui-même. Dès que les prisonniers et les déportés seront sortis de leur enfer, la France sera appelée à ratifier le suffrage des millions de morts et de vivants qui ont tout donné pour que ce jour entre les jours se lève enfin.

La Quatrième République est la fille des martyrs. Elle est née dans le sang, mais dans le sang des martyrs. Ce sang des communistes, des nationaux, des chrétiens, des Juifs, nous a tous baptisés du même baptême dont le général de Gaulle demeure au milieu de nous le Symbole vivant. Que de tendances héritées ou acquises il a dû vaincre pour devenir cet homme qui a exprimé l'âme tout entière, l'âme indivisible de la pauvre France divisée contre elle-même ! Que d'habitudes d'esprit il a dû surmonter ! A chacun de nous de remporter sur lui-même cette victoire.

Nous sommes sans illusion sur les hommes ; nous savons bien que la plupart cherchent leur intérêt. Le but à atteindre pour nous, c'est que la Quatrième République entre dans l'Histoire telle que l'ont rêvée ceux qui ne cherchaient pas leur intérêt puisqu'ils ont donné leur vie ; c'est de sculpter avec amour cette République, à la ressemblance du visage invisible qui reçut le dernier regard de Gabriel Péri, de l'abbé Tiat, de Decour, de Politzer, du R. P. Guilhaire, de Roger Pironneau, d'Estienne d'Orves, de l'abbé Gilbert ...

Ce soir, je resonge aux vers du vieil Hugo, dont j'ai souvent bercé ma peine, durant ces

quatre années :

O libre France enfin surgie!

O robe blanche après l'orgie !

Cette robe blanche, Dieu veuille qu'elle demeure pareille à la tunique sans couture du Christ, qu'elle demeure indéchirable, qu'aucune force au monde ne dresse plus jamais les uns contre les autres ces Français que, dans la Résistance, le général de Gaulle a unis.

ECRIT LE LENDEMAIN DE LA DELIVRANCE Carrefour 26 Août 44

La Quatrième République est la fille des martyrs. Il est temps encore pour nous de la rendre digne des Français torturés et fusillés. Il n'est pas trop tard pour que son visage ressemble à celui qui a reçu leur dernier regard.

M. Singlin enseignait à Pascal que la plus grande charité envers les morts, c'est de faire ce qu'ils souhaiteraient que nous fissions s'ils étaient encore au monde. Les gaullistes et les communistes, dont le sang s'est confondu et a été bu par la même terre, nous demandent de demeurer unis comme ils l'ont été dans la Résistance, dans les camps de concentration, dans les commandos, au milieu des tortures et dans la mort.

Oui, cela d'abord et avant tout. En ce qui nous concerne, nous autres, écrivains, que chacun des journaux onous allons essayer de servir la France ressuscitée apparaisse comme le signe sensible et vivant de cette réconciliation entre des frères naguère ennemis, mais qui ont communiqué pendant quatre ans dans le même amour de la patrie profanée, -car nous savons aujourd'hui qu'en dépit de tout ce qui nous divisait nous demeurons les fils du même esprit, que nous sommes frères, engendrés par la même Liberté.

Et m'adressant aux « nationaux », je leur dis : nous ne devons plus être de ceux qui prononçaient le mot de communiste ou de juif avec une invincible méfiance, sinon avec une grimace de dégoût, de haine ou de mépris. Si ce réflexe subsiste encore chez quelques-uns, ils sauront le dominer. Pour y atteindre, il leur suffira de fermer les yeux, d'imaginer ces cours de prison, de revivre en esprit ces réveils à l'aube et cette « Marseillaise » chantée d'une seule voix par ceux qui allaient mourir et dont certains s'appelaient Decour, Péri, Politzer, pour citer les premiers noms qui me viennent à l'esprit.

Nous ne devons avoir qu'une étude dans ces jours qui viennent : connaître la volonté de ces morts, et si nous croyons que du fond de leur éternité ils regardent la France pour laquelle

ils ont donné leur vie, nous ne devons avoir qu'un désir : c'est qu'ils ne se sentent pas trahis par nous, les survivants.

Quelle que soit notre ardente bonne volonté, ce sera difficile, ce sera dur. A quoi bon se boucher les yeux ? Parmi les Français survivants, le plus grand nombre cherche son intérêt. Le problème, c'est de rendre vivante la République telle que l'ont rêvée ceux qui ne cherchaient pas leur intérêt puisqu'ils ont donné leur vie.

Que nous le voulions ou non, un monde de survivants est un monde de prudents et d'habiles. Il nous faut donc réaliser le rêve des maladroits sublimes de Bir-Akeim et du maquis, contre vents et marées, contre les ambitions, contre les manœuvres tortueuses des malins.

Ceux qui ne sont pas morts doivent apaiser la faim et la soif de justice de ceux qui sont morts.

Osons confesser que c'est notre immense ambition. Et, certes, nous en mesurons la difficulté. D. H. Lawrence dit d'un de ses personnages : « Il était un de ces milliards de conspirateurs qui s'arrangent pour vivre dans une sécurité physique absolue ... »

Regardez-les déjà sortir des trous où ils étaient embusqués, se prévalant d'avoir travaillé pour la Résistance, bien que la plupart devraient répondre comme l'abbé Sieyès à qui l'on demandait ce qu'il avait fait pendant la Terreur : « J'ai vécu ... » Ils ont vécu, ils ont attendu. Et maintenant que le vaisseau est renfloué, les rats reparassent.

Cette espèce d'hommes déjà saturés d'argent cède à son instinct qui est de prendre et de prendre encore, -moins peut-être pour les jouissances que la fortune procure (ils en sont comblés et accablés) que parce qu'ils ont l'instinct de domination et qu'ils sont assurés, quelle que soit la forme du gouvernement futur de la France, de demeurer les maîtres occultes de l'Etat.

C'est un article de leur Credo, qu'ils ne formulent jamais (peut-être ne se l'avouent-ils pas à eux-mêmes) que la loi n'existe que pour les pauvres. Comment ne seraient-ils pas les plus forts ? Qui n'a ressenti auprès d'eux qu'il n'y a rien à faire contre leur instinct dévorateur ?

Qu'on nous comprenne surtout : nous ne sommes pas des démagogues. Simplement nous nous sentons tous unis dans ce désir que la Quatrième République ne mette plus la France à l'encan. Et pour commencer, dans la France que nous allons faire, nous ne permettrons pas qu'un journal, une circonscription, un siège de sénateur soient à la disposition d'un riche qui

n'a pas d'autre vertu que sa richesse.

Les hommes sages nous demanderont peut-être : avez-vous un plan ? Quelle est votre doctrine? Au vrai, il n'y eut jamais tant de « plans » qu'à la veille du désastre. On peut dire qu'à l'heure où à la lettre, elle se désagrègeait, jamais de plus habiles médecins ne se bousculèrent à son chevet, qui tous étaient assurés de détenir le meilleur remède. Nous sommes payés pour connaître l'inutilité de ces panacées, de ces programmes mirifiques, tapés à la machine. Aucun ne mordait sur le réel.

Il existe des tournants dans la vie d'un peuple, otout peut être sauvé encore, -des heures de rémission que la Providence lui propose. Autant que la France ait souffert dans sa chair et dans son âme, et bien qu'elle surgisse d'un abîme d'humiliations et de honte, elle a atteint à l'un de ces moments solennels. Comme le chrétien après l'absolution, elle sent bien que tout est effacé, que tout est racheté. Voici la page blanche qui lui est remise, qu'elle n'a pas encore commencé d'écrire.

Ces premiers mots encore inconnus, les premiers gestes de nos chefs, cela fait frémir de songer qu'ils auront des suites infinies. Que ceux d'entre nous qui ont l'esprit de prière fassent violence au Ciel pour que ces chefs de la France nouvelle, en ces heures-là, soient des inspirés.

Je pense à cet ami qui se refuse à toute action politique, au nom d'un certain idéal de pureté et parce que toute politique est injuste. Mais je l'adjure, lui et tous ceux qui lui ressemblent, de bien considérer la France à cet instant de son destin. Justement parce que tout a été abattu, il nous est loisible de tout reconstruire. Le plus grand désastre de notre histoire nous permet de reprendre le travail en partant des fondations séculaires qui, elles, sont demeurées intactes : les vieilles vertus chrétiennes de la race sont toujours là, cette même passion invincible pour la dignité de l'homme, mais aussi ce même amour de la liberté qui a dressé, comme leurs pères de 1792, les héros de notre Résistance.

Jurons de ne rien renier de la France. A la racine de toutes les trahisons dont nous avons été les témoins, durant ces quatre années, se trouve toujours le reniement de telle ou telle part essentielle de l'âme française. Le triomphe de l'ennemi étranger assurait à ces malheureux une basse revanche sur le plan de la politique intérieure... Mais non, détournons d'eux notre regard, dans ce jour de triomphe. Apprenons seulement de ceux qui se sont rangés du côté de l'envahisseur et qui, dans bien des cas, n'ont pas cru trahir, apprenons à éviter le piège où ils sont tombés.

Refusons-nous à faire un choix dans l'héritage français. C'est dans ses contradictions, dans

sa diversité sublime, que nous embrassons la patrie ressuscitée. Quelle que soit notre foi politique ou religieuse, nous avons appris au long de ces quatre années que la Nation est capable de nous unir étroitement dans son amour.

Liberté, Égalité, Fraternité ... Ce n'est plus pour nous une formule vide, écrite sur les murs officiels. Cette devise s'est incarnée de nouveau, elle s'est faite chair et sang : des frères égaux dans le sacrifice ont donné leur vie pour que la France soit délivrée. Nous ne l'oublieront pas. Jamais.

LE SORT TOMBA Le Figaro 4 sept 44

Dans Paris délivré, un journaliste avait certes le droit de s'abandonner à sa sensibilité. Mais rien n'est si facile que les larmes et que les cris. Il faut songer à sortir de la période des pleurs de joie. Nous avons mieux à faire que de nous attendrir. Il s'agit de choisir, dans le chaos des problèmes qui nous pressent, ceux que nous nous sentons capables d'aborder. Il en est un qui, tous ces jours-ci, m'obsède : celui de la justice. Oh ! je sais bien que ce terrain bre ... Raison de plus pour s'y engager. Vivre dangereusement signifiera pour nous, désormais : écrire dangereusement. J'ose avouer d'abord que, dans l'attente d'une justice exacte et rapide, j'avais en secret résolu de me tenir le plus loin possible de ces règlements de comptes. Mais on s'y trouve engagé malgré soi; je ne tardai pas à m'en aviser, le jour même de mon retour à Paris. Encore tout bouleversé des heures que je venais de vivre, sans avoir le loisir de la réflexion, il a fallu à l'Académie faire figure de justicier. Rien ne m'y avait préparé. Bien qu'il s'agisse en apparence du cas le plus simple : la collaboration d'un académicien aux journaux d'obédience allemande, et qu'à ce sujet aucun désaccord ne paraisse même imaginable, je m'étonne, depuis jeudi, de ne pas me sentir meilleure conscience. Le recours au bouc émissaire (ledit bouc fût-il de l'espèce la plus noire) m'a toujours répugné, je l'avoue. On nous assure que cette exécution des deux Abel ne saurait plus tard nous interdire l'examen de tel autre cas et qu'elle n'a aucun caractère « limitatif » (pour user d'un terme que le pauvre Lancelot n'approuverait pas). Il n'empêche que l'occupant de la première charrette est en droit de se demander pourquoi nous lui avons réservé cette priorité (encore un néologisme !). « Parce que le coupable, nous dit-on, se trouvait présent à Paris ... » Mais le fait que depuis trois ans il travaille à la commission du dictionnaire et à la séance du jeudi constituerait plut une circonstance atténuante: n'avons-nous pas mis bien du temps, sinon à nous apercevoir de son indignité, du moins à en témoigner à la face du monde ? Le vrai est que le sort tombe

toujours, non sur le plus jeune, comme dans la chanson, mais sur le plus vieux, ou tout au moins sur le plus faible. Qu'est-ce donc qui empêchait l'Académie de dénoncer les plus coupables de ses membres, bien qu'ils fussent absents de Paris ? Je crains d'ajouter une blessure d'amour-propre à celle que nous venons d'infliger à l'auteur de Monsieur de Courpière. Mais on me concédera qu'il n'existe pas de commune mesure entre les articles anodins et sans portée que M. Abel Hermant donnait aux Nouveaux Temps, et ce numéro de l'Action française publiée sous le contrôle allemand, cet article quotidien de Charles Maurras. D'un côté, je vois un vieillard, fin lettré, comme on disait autrefois, et qui laissera une œuvre, non certes dénuée de mérites, mais sans aucune influence ni rayonnement spirituel, et qui n'a engagé que lui-même dans ses palinodies ; de l'autre, j'aperçois un Maître dont on découvre mieux chaque jour l'influence qu'il exerça en France, durant un demi-siècle, non seulement sur les esprits, mais aussi dans le concret, sur la politique quotidienne ; car Charles Maurras dirigeait, inspirait l'action de ces mêmes politiciens qu'il accablait d'outrages, -jusqu'au jour de « la divine surprise », où à la faveur du désastre, il devint l'inspirateur non plus occulte mais quasi officiel du système vichyssois. La postérité de Maurras, nous l'avons vue de nos yeux. Dans les énergumènes de Je suis partout, reconnaissons ses authentiques héritiers, les fils de son esprit -et qui resteront à jamais ses juges. Le péché contre la nation, d'un certain nationalisme, voilà le premier procès à ouvrir, et qui intéresse la France, beaucoup plus que l'immolation de l'Iphigénie octogénaire, sacrifiée jeudi dernier devant le portrait du cardinal de Richelieu.

LA VRAIE JUSTICE Le Figaro 8 sept 44

Est-ce le ciel pluvieux qui atténue notre joie ... ou plut ces coups de téléphone, ces lettres suppliantes ? Des hommes et des femmes qui naguère encore riaient, c'est leur tour aujourd'hui de pleurer. Nous serions en droit de leur dire: « Vous avez réussi à vivre heureux durant ces années otant de vos frères souffraient et mouraient ... » Mais on nous signale des erreurs, des malentendus invérifiables ; plusieurs personnes arrêtées seraient victimes de méprises.

Et puis il y a tous ceux qui cherchent une excuse dans l'équivoque détestable que Vichy imposait à la nation ... (Ah! qu'ils doivent les haïr aujourd'hui, « ces mensonges qui leur ont fait tant de mal » -et celui qui les incarne tous : ce vieux mensonge vivant avec son képi doré et toutes ces étoiles sur la manche !)

Il ne s'agit pas ici de plaider pour les coupables, mais de rappeler seulement que ces hommes, ces femmes sont des accusés, des prévenus, qu'aucun tribunal ne les a encore convaincus du délit ou du crime dont on les charge.

Oh ! je sais bien : la Gestapo, la police de Vichy n'avaient pas de ces délicatesses. Mais justement ! nous aspirons à mieux qu'à un chassé-croisé de bourreaux et de victimes. Il ne faut à aucun prix que la IV^e République chausse les bottes de la Gestapo.

Il se peut que je m'alarme à tort. Je suis assuré en tout cas de m'alarmer trop t. Mais j'oserai dire ici toute ma pensée. Un peuple ne vit pas impunément quatre années dans l'atmosphère dégradante des régimes policiers. Durant quatre ans, des bourreaux de profession, passionnés pour leur art, ont mis au point des méthodes qui ont dû émouvoir, au fond de leurs tombes oubliées, les ossements des inquisiteurs et des magistrats de la vieille France. Ils savaient bien, tous ces prud'hommes du bon vieux temps, qu'on y reviendrait, à la torture ! Comme s'il existait un autre moyen pour obliger un frère à livrer son frère, un ami à livrer son ami !

L'antique cruauté mal refoulée, celle dont notre Montaigne disait : « Je hais cruellement la cruauté ... », voici donc que, grâce à Adolf Hitler, elle a rejailli aussi inventive, aussi joyeuse qu'aux époques où l'homme fut pour l'homme la bête la plus féroce. Prenons garde qu'à notre insu, et autant que nous en ayons souffert, nous nous sommes familiarisés avec ces raffinements immondes et que la manière dont des hommes traitent d'autres hommes ne nous étonne presque plus.

Je n'écris point ceci pour invoquer des prétextes, ni pour frustrer ceux des nres qui ont faim et qui ont soif de justice du rassasiement auquel ils ont droit. Comment reculerait-il devant les exigences d'une justice stricte, celui qui a vu les enfants juifs pressés comme de pauvres agneaux dans des wagons de marchandises ? L'effrayant regard me poursuit encore d'une femme dont le jeune mari venait d'être abattu parmi d'autres otages; et il y a cette lettre que je n'ose pas relire, où ma fille Claire raconte comment elle ferma les yeux de garçons fusillés et comment elle les ensevelit. Mais c'est cette rigueur nécessaire qui doit nous rendre plus scrupuleux. Il faut être assuré de frapper juste lorsque l'on est résolu à frapper fort.

Et puis, ne l'oublions jamais : cette victoire des Alliés, notre victoire, sera une victoire de l'homme . Les démocraties demeurent unies dans une certaine idée de la dignité humaine que, dans toute l'Europe, les bourreaux de Hitler ont dégradée et bafouée. Aux yeux des marxistes, l'homme est l'être suprême pour l'homme. Nous autres, chrétiens, nous avons foi en sa filiation divine, en la valeur infinie de chaque créature venue de Dieu et qui retourne à

Dieu. Ainsi, par diverses routes, nous aboutissons tous à ce respect de l'être humain qui, même coupable, même chargé de crimes, doit être châtié sans être avili.

LA NATION FRANÇAISE A UNE AME *Lettres françaises* 9 sept 44

Septembre 1944 Nous ne pouvons nous prévaloir de rien sinon de notre foi qui, durant ce cauchemar de quatre années, n'aura pas défailli. Même en juin 40, le Reich eut beau hurler sa joie à tous les micros de l'Occident et, sur une France vidée par tous les suçoirs, par toutes les ventouses de la pieuvre, les maurassiens de Vichy eurent beau, en tremblant de joie, essayer enfin leur système, oui, même alors nous demeurions fous d'espérance. Ce n'est pas que nous ayons toujours ignoré la tentation du désespoir .durant les derniers mois surtout, alors que la griffe se resserrait sur nous jusqu 'à nous couper le souffle et que, le sang de la bête coulant par mille blessures, nous nous sentions pris dans l'étau de sa dernière convulsion . Cela peut paraître étrange que, si près d'être délivrés, nous ayons dpar.fois nous débattre contre une angoisse mortelle. Oh ! je sais bien : le monotone grondement de la mort dans le soleil ou sous les étoiles, et la vieille maison qui frémissait de toutes ses vitres, et cette jeunesse de France traquée par les argousins de Vichy au service du Minotaure, et ces amis disparus tout à coup, et ces chambres de torture où nous savions qu'ils avaient refusé de parler, et les feux de peloton qui saluaient chaque aurore de ces printemps radieux, de ces étés oil ne pleuvait jamais et, deux fois par jour, retentissant au-dessus de notre honte infinie, cet appel de Vichy à toutes les lâchetés poussé par Philippe Henriot. .. Mais non, tant d'horreur n'aurait pas suffi à nous abattre : sous les coups de ce destin ignominieux, quelle rosse endolorie, dans un dernier sursaut, ne se f relevée sur ses jambes tremblantes ?

Et nous nous relevions, en effet. Nous n'avons jamais douté, grâce à Dieu, que la France d revivre. Mais, la tourmente passée, songions-nous quelle serait sa place ? A quel rang risquait-elle de se trouver ravalée ? Lui resterait-il même assez de force pour s'y maintenir ? Les plus fins de ceux qui ont trahi pressentaient bien cette angoisse en nous : tous leurs discours, tous leurs écrits s'efforçaient de la réveiller. S'ils avaient atteint à nous persuader que la grande nation de naguère ne serait plus désormais qu'une comparse dans le conflit des empires, du même coup ils eussent été absous à leurs yeux et aux nres : là oles nations n'existent plus, le mot trahison n'a plus de sens. Quel n'e été leur bonheur si vraiment la France avait pu passer pour morte ! Car on ne saurait trahir une morte. A les entendre, ils avaient embrassé les genoux du vainqueur parce qu'ils ne trouvaient plus aucune patrie à qui se vouer. Nous observions de loin ces faux orphelins qui faisaient semblant de croire qu'ils n'avaient plus de

mère. Allons-nous encore nous interroger, le cœur dévoré d'inquiétude et de doute ? Nous n'étions pas si exigeants dans les premiers jours de notre esclavage. Ah ! il s'agissait bien alors de la place qu'occuperait plus tard la France parmi les nations ! Il s'agissait bien de son hégémonie perdue ! Pour elle, en ces heures-là, aucun autre dilemme qu'être ou ne pas être. Qu'elle ne meure pas avant d'avoir été délivrée, qu'elle survive, qu'elle dure, cette seule angoisse nous serrait la gorge. Eh bien ! voici que son existence n'est plus en jeu. Couverte de plaies qui saignent encore, mais vivante entre toutes les nations vivantes, elle se dresse devant l'Europe, serrant contre sa poitrine ceux de ses fils qui l'ont délivrée. Allons-nous renoncer à la joie de cette résurrection et, avec un Drieu La Rochelle, refaire sans cesse le compte des habitants de chaque empire, comparer le nombre de kilomètres carrés et vouer la France, chiffres en main, à n'être plus que le satellite misérable d'un des mastodontes triomphants ? Lorsque inlassablement ceux qui attendent tout de notre désespoir nous mettent de force le nez dans ces chiffres où s'inscrit la puissance économique de chaque nation, je vous accorde qu'il ne servirait à rien de nous boucher les yeux. Oui, une France même restaurée se trouvera reléguée à un rang modeste et, sur ce plan-là, aucune chance ne demeure pour nous de regagner la première place. Sans doute pourrions-nous, jouant les Machiavels, arguer qu'aucun des empires dominateurs n'a reçu les promesses d'éternité, que chacun d'eux porte dans son sein des principes de dissociation et des germes morbides, que leurs intérêts les dressent les uns contre les autres, qu'une France redevenue la première des nations de second ordre trouverait dans ces antagonismes matière à une grande politique ... Eh bien ! non : le point de vue de Machiavel n'est pas le nôtre .nous désirons ardemment que la France reconnaissante regarde ses nobles et puissants alliés dans les yeux, sans l'ombre d'une arrière-pensée : avec leur aide, nous ne désespérerons jamais d'alléger l'humaine destinée de sa fatalité la plus lourde, nous qui, en plein charnier, proclamons notre foi dans un monde où tout le pouvoir des esprits et toute la vertu des jeunes cœurs ne seront plus mis au service du meurtre collectif, de la destruction des cathédrales habitées par Dieu, des banlieues habitées par les pauvres.

Nous croyons que c'est à une grandeur de cet ordre que doit prétendre la France ressuscitée. Ceux qui espèrent tout de notre humiliation et de notre fatigue infinie auront beau ajouter chaque jour un trait à l'image de nous-mêmes qu'ils s'efforcent de nous imposer, à cette caricature d'un vieux pays agricole, arriéré, décrépité, dont les magnats des deux mondes n'attendent plus que les fromages, des vins et des modèles de robes, inlassablement nous leur rappellerons ce qu'ils feignent d'oublier, ce qu'ils ont intérêt à oublier : que la nation

française a une âme.

Oui, une âme. Je n'ignore pas que certains mots irritent les Français de 1944.

EXAMENS DE CONSCIENCE Le Figaro 8 sept 44

Ce silence de quatre années, les journalistes français en auront-ils usé pour « prendre des résolutions », ainsi que nos maîtres religieux nous recommandaient de le faire au collège, à la fin des retraites ? vont-ils au contraire continuer d'écrire, d'une plume hâtive et insouciante, comme du temps de la course à l'abîme ?

Un article de journal vaut sans doute par la vivacité, par la fraîcheur d'une réaction que la Raison ne contre qu'à peine. Mais nous vivons des heures où la parole écrite engage terriblement un homme. Aujourd'hui, l'irréflexion risque de toucher au crime. Nous demandons à ceux de nos lecteurs qu'il nous arrive de blesser, de croire que bien loin d'y prendre plaisir, nous le ressentons jusqu'à l'angoisse. Comme il faut approuver ce vœu de M. Albert Camus, dans un article de Combat que « la réforme politique inspire une profonde mise en question du journalisme par les journalistes eux-mêmes »!

Autrefois nous traitions légèrement les lettres de reproches ou d'injures que nos articles nous attiraient. Peut-être même y trouvions-nous une sorte d'excitation délicieuse. Mais il ne s'agit plus de céder à ses humeurs. Nous avons été les acteurs et les témoins du drame français le plus noir. C'est un fait qu'on ne peut regarder en face, mais c'est un fait que la France n'a pas seulement été vaincue : elle a manqué de périr. Elle était devenue la proie d'un peuple affamé qui ne se f jamais résigné à quitter la place. Il s'accroche toujours ici et là : il y a comme des plaques purulentes sur le corps sacré du pays. Mais enfin la France, détachée du poteau, vit, respire et nous la contemplons, telle que nous la montre ce dessin qu'on vient d'afficher à Paris : si jeune, avec, aux joues, le doux feu de la convalescence ; mais ses mains portent encore la trace écarlate des clous. Dans nos courses exténuantes à travers la ville sans autobus et sans métro, c'est comme si nous touchions d'un doigt tremblant des cicatrices encore fraîches, sur un visage bien-aimé.

Dans notre pensée, tout appartient à la France : c'est elle encore, c'est sa voix que nous reconnaissons à travers les plaintes, les reproches que suscite tel jugement qu'il nous arrive d'émettre ici, avec trop de véhémence peut-être, avec une passion qui s'interroge, craignant de n'être pas toute pure.

Ce que j'ai écrit de Maurras, je pourrais l'adoucir, y introduire des nuances, lui accorder

toutes les louanges dues à l'écrivain, au dialecticien, au polémiste. Mais rien ne changera ma conviction profonde. Rien ne peut faire qu'un certain nationalisme français -celui qui se disait « intégral » -, qu'une fraction non négligeable de la grande et moyenne bourgeoisie qui était pénétrée de cette doctrine, n'ait pris le parti de l'occupant devenu bourreau, et que toutes ses forces, sous la bannière vichyssoise, n'aient été mobilisées contre la Résistance d'un peuple qui ne voulait pas mourir.

Durant les premières années du siècle, et jusqu'en 1918, quel adversaire des nationalistes e songé à mettre en doute leur fidélité à la patrie ? L'Action française, elle-même, tout au long de la Grande Guerre, aida magnifiquement à la victoire. Que s'est-il donc passé entre 1918 et 1940, entre les deux armistices, celui de notre gloire et celui de notre honte ? Nous ne saurions exposer, dans un bref article, l'histoire de cette chute luciférienne qui est celle du nationalisme maurrassien, et que nous comptons aborder ailleurs ...

Notre seul propos est de persuader ceux que nous avons offensés qu'il n'est rien en nous qui ait pris plaisir à cette offense. Si naguère l'écrivain céda au plaisir de lancer un trait injuste qui portait loin et qui blessait, le temps n'est plus, de ces jeux cruels. Nous voulons comprendre, nous voulons voir clair dans l'histoire atroce de ces dernières années, et entraîner nos lecteurs, les exercer à l'examen de conscience. Il est impossible que la bourgeoisie française ne tente pas un effort pour renier certains de ses partis pris, pour dominer ses vieilles passions, ses haines -et surtout et d'abord pour réviser, pour remettre en question l'enseignement qu'elle a reçu de Maurras et de son école.

Il est remarquable que la doctrine, chez trop de maurrassiens, a dominé et bridé l'instinct profond qui les e jetés dans la résistance à l'envahisseur, -alors que ce même instinct au contraire l'a emporté, chez beaucoup d'ouvriers, sur l'internationalisme théorique dont ils faisaient profession, de sorte que, dans bien des cas, la patrie aura été défendue par des « sans-patrie », et abandonnée par des « patriotes ».

C'est sur cette contradiction que nous souhaiterions d'arrêter la pensée de ceux qui nous lisent, même s'ils en devaient ressentir quelque malaise. Le journalisme renouvelé dont nous rêvons n'exige pas seulement la réforme du journalisme, mais celle aussi du lecteur. Naguère celui-ci exigeait, chaque matin, une approbation de ses goûts et de ses dégoûts, de ses manies, de ses phobies. Qu'il consente aujourd'hui à être quelquefois contredit et même offensé. C'est à ce prix que nous ferons ensemble un journal vivant et plein de sang et ol'on sentira battre le pouls de la France ressuscitée.

Ce camarade qui descend de l'avion de Londres, je ne l'avais pas revu depuis près de cinq ans. Nous nous serrons les mains. Chacun essaye de déchiffrer sur le visage de l'autre cette histoire inconnue que retracent les rides, en un langage intraduisible. « Racontez ... » me dit-il. Je réponds : « Il y aurait trop à dire ! » Et pourtant, je ne trouve pas de mots. Et déjà je le sens parti sur des pistes fausses.

« Que Paris est gai ! me dit-il, que les femmes sont jolies, bien habillées ! Quelle différence avec Londres ! »

Il me décrit un Londres terriblement atteint et meurtri où les femmes ne songent plus à se parer. J'essaye de le persuader que le Paris pavoisé et encore ivre qu'il voit ne rappelle guère la ville où nous avons souffert, où nous n'osions plus coucher dans notre lit, où sans cesse il fallait changer de domicile. Mais où que nous cherchions refuge, nous ne sortions jamais de cette ombre étouffante que la Gestapo étendait sur nos têtes.

Il m'écoute; il me croit, bien sûr ! Mais comme je sens qu'il ne « réalise » pas, je tente une phrase sur ce drapeau à croix gammée, dans le ciel de la Concorde. Il hésite et me demande si tous les Parisiens en ont autant souffert que je l'imagine. C'était un garçon fort répandu dans le monde, autrefois. De quelles maisons sort-il ? Certaines gens ne lui ont paru qu'à demi contents. Ce qui se passe leur semble être un prélude à des événements redoutables. J'essaye de le persuader que pour prendre la vraie température de Paris, il faudrait pénétrer dans les milieux les plus modestes.

-Mais voyez, lui dis-je, comme la Ville est calme. Qui pourrait croire que ce peuple, il y a quinze jours à peine, dressait des barricades ? Et voyez-le si paisible, bien qu'il se débâte contre mille difficultés, sans transports, sans électricité, sans gaz ... Et pourtant la police semble inexistant. Les troupes alliées, on ne les voit guère. Les Américains isolés que l'on rencontre ressemblent à des Martiens errant sur une planète inconnue. -Oui, dit-il, c'est vrai que Paris est tranquille. J'insiste alors :

- Nous sommes heureux ! Vous ne pouvez pas savoir comme nous sommes heureux ... Mais à peine ai-je parlé de ce bonheur, que je sens ma tristesse.

L'immonde marée, en se retirant, a laissé on ne sait quelle boue gluante. Le reflux n'a pas tout emporté. De mauvaises fièvres, sur ces marécages, reront longtemps encore. Nous étions des naïfs de croire que, dans la France délivrée, il n'y aurait plus de place pour cette

grande peur que la radio de Vichy avait reçu mission d'entretenir parmi nous. Certains Français -un petit nombre, bien s ! -ressemblent à ces pauvres oiseaux habitués à leur cage: on ouvre la porte, et ils ne pensent pas à s'envoler. Ils ne savent plus chercher eux-mêmes leur nourriture. Ils étaient accoutumés à ce qui leur était présenté par une main familière, au service de l'ennemi. Ils avaient la sensation d'être à l'abri. Pour eux toute une éducation de la liberté est à refaire. Les risques de la vie politique les terrifient. Il faut leur apprendre à redevenir des citoyens, à oser regarder en face les exigences de cette Révolution nationale - la vraie -celle qui reste à faire.

-A quoi pensez-vous ? me demande mon ami de Londres. J'hésite quelques secondes et me rappelle « qu'il appartient à une grande âme de ne pas répandre le trouble qu'elle ressent » ..• Et comme il insiste : « A quoi pensez-vous ? » -A la France ... lui dis-je.

LA FORTUNE DE LA FRANCE Le Figaro 14 sept 44

Cet homme, je suis si occupé à le regarder qu'il m'est d'abord impossible d'attacher ma pensée aux paroles qu'il prononce. Ce qu'il est déborde ce qu'il dit. Pour la première fois, il n'est plus le chef du gouvernement auprès de qui je me suis assis un soir et avec lequel il fallait échanger des propos ; mais loin de moi, au-dessus de la foule, sur un fond de draperies aux couleurs sacrées, il se dresse dans sa réalité intemporelle. Il m'est livré. Je puis le dévorer des yeux à loisir. Je le tiens sous mon regard, comme une de ces images de l'Histoire de France de Guizot, sur lesquelles, enfant, je rêvais, des soirées entières. Si cet homme n'avait pas existé ... Le seul fait qu'il est au monde signifie que cette histoire racontée à mon enfance par le vieux Guizot continue. Puisque cet homme a fait le geste pour lequel il est né, puisque, un jour de juin 1940, il s'est trouvé seul, à Londres, dans une chambre d'hôtel (mais la France invisible se tenait auprès de lui), il était donc écrit que la Nation ne devait pas mourir. Pourtant les fossoyeurs avaient pris déjà livraison du corps. Mais il y a eu quelqu'un tout à coup : cet homme qui parle et que je regarde, que des milliers d'autres hommes autour de moi regardent avec tant de confiance et d'amour. Aucun fanatisme, d'ailleurs, dans cette foule. Aucune frénésie collective.

Ce chef ne prétend pas nous ravir à nous-mêmes. Il nous rend à nous-mêmes au contraire. Il ne vient pas, à la faveur des services rendus, nous dérober notre liberté, nos droits ; il vient nous restituer cette liberté, nous rétablir dans nos droits ; il ramasse dans le sang et dans la boue cette couronne qui y gisait depuis bien cinq ans, et il la dépose avec un profond et

tendre respect sur le front si longtemps humilié de notre peuple.

Ce peuple ne s'y trompe pas. Depuis des siècles, il s'y connaît en dictateurs, en empereurs, en princes-présidents ! Il les entend venir de loin avec leurs grosses bottes. Il existe une technique de la popularité que le général de Gaulle n'a évidemment pas étudiée. Personne autour de lui ne semble préposé à l'organisation de scènes attendrissantes avec petites filles, gros bouquets et vieux compagnons d'armes.

Son aspect physique donne une impression de total dépouillement, de nudité. C'est plus rare qu'on ne pourrait croire, un visage nu. Le général de Gaulle tourne vers la France une figure sans masque.

Lorsqu'il proclame que le peuple aura bientôt la parole, lorsqu'il promet à ce peuple que « les grandes sources de la Richesse commune seront exploitées et dirigées non pour le profit de quelques-uns mais pour l'avantage de tous, que les coalitions d'intérêts qui ont tant pesé sur la condition des hommes et sur la politique même de l'État seront abolies une fois pour toutes ... », il n'existe pas un ouvrier, pas un paysan de France pour mettre en doute sa parole.

Ah ! non, ce n'est pas assez de dire que ce chef ne s'inquiète guère de « rassurer les intérêts » comme on dit dans l'ignoble langage électoral. Aucun clignement d'œil du côté des profiteurs. A ceux qui se sont gorgés, au service de l'ennemi, il donne cette assurance qu'on leur fera rendre gorge. Cela n'est peut-être pas habile. Il ne cherche pas à être habile.

Au vrai, pour tout ce qui touche la politique intérieure, on le sent impatient de donner la parole à l'Assemblée nationale. Sa mission à lui, Charles de Gaulle, sa mission dont le plus dur n'est peut-être pas accompli, c'est de rendre sa place dans le monde à la France souveraine.

Mais il faut d'abord que la grande Nation tout entière reprenne conscience de sa souveraineté. Elle a été maintenue, plus de quatre années, le front dans la poussière. Durant quatre années, à toute heure du jour et de la nuit, des voix se relayaient, dans la presse, à la radio, pour lui crier : « Tu es vaincue, tu as été vaincue, tu l'as été par ta faute, par ton unique faute ; tu l'as mérité. Humilie-toi. Tu ne seras plus désormais qu'une comparse dans le conflit des empires. Soumets-toi aux maîtres que le vainqueur lui-même t'a choisis. »

Et tout à coup cette autre voix : « Lève-toi, nation radieuse ! Lève-toi, fille de Dieu ! » Hier, au Palais de Chaillot, il y avait sur des milliers de visages cette pâleur, cette altération que suscite un trop brusque changement d'atmosphère. Nous suffoquions un peu. J'ai vu des

mains se joindre sur des visages égarés . Il faut que, tous, nous apprenions à marcher de nouveau la tête levée. Il faut nous désaccoutumer de la honte.

LES EGAREMENTS DE L'HONNEUR Le Figaro 17 oct 44

Lorsque dans le remous des passions soulevées, le sentiment de notre impuissance nous accable, il faut nous répéter que cet effort au moins dépend de nous : essayer de comprendre l'adversaire, nous mettre à sa place par la pensée et, entre toutes les raisons qui l'opposent à nous, chercher celles qui ne sont pas viles.

C'est notre premier mouvement que de prêter à ceux de l'autre parti des motifs médiocres. Ils existent, sans doute, et trop souvent dominent tous les autres. La postérité oubliera peut-être le livre que Georges Bernanos a appelé « La grande peur des bien-pensants » ; mais ce titre est à coup sûr immortel : il exprime en six mots les réactions d'une classe qui, depuis la grande Révolution, n'a jamais eu bonne conscience et a toujours tremblé de perdre ce qu'elle possédait.

La propagande ennemie et ses agents français ne s'y trompèrent pas; ils ont joué sur cette peur: c'était cela qui rendait; c'est cela qui rend encore. Mais enfin la peur ne suffit pas à tout expliquer. C'est une vérité que nos vertus aident à notre perte. Je sens bien que je vais fâcher ici plus d'un lecteur. Il faut pourtant oser l'écrire parce que c'est vrai : certains Français expient aujourd'hui le crime de fidélité, -d'une fidélité égarée, d'une fidélité corrompue.

Pourtant c'est bien de fidélité qu'il s'agit, de fidélité à un homme en qui on s'est remis: cet instinct en nous remonte du fond des âges de la vassalité: à travers toute l'Histoire de France, nous le voyons entraîner et perdre, à la suite d'un seigneur félon, d'innombrables petits vassaux fidèles.

J'entends bien que la France n'existait pas alors en tant que nation, et que l'excuse ne vaut plus aujourd'hui où il serait monstrueux qu'un Français osât balancer une seconde entre ce qu'il s'imagine devoir à un vieux chef égaré, et ce qu'il doit à la patrie.

Mais tout se ligue contre un homme noble, en ces heures-là, même le sens qu'il a de l'honneur. J'en connais (et j'en ai observé de bien près) qui, voyant le vieillard qu'ils aimaient à deux doigts de l'abîme, disaient : « Ce n'est pas maintenant que je l'abandonnerai ... »

Faux honneur, sans doute, où l'orgueil entre pour une grande part. Encore une fois, quoi

qu'il leur en dût coûter, l'honneur c'était de servir la France. Mais préférez-vous tel petit journaliste qui, après avoir en zone libre papillonné de feuille en feuille, hésite un peu, flaire longuement le vent, se décide juste à temps pour collaborer aux derniers numéros d'un journal clandestin et met enfin le comble à sa sécurité en s'inscrivant au parti le plus avancé qu'il croit être pour lui de tout repos ? Après tout, il se peut que le jeune polygraphe que j'imagine ait été réellement touché de la Grâce. Mettons qu'il appartienne à cette espèce heureuse dont les convictions, pour sincères qu'elles soient, coïncident toujours avec leur intérêt du moment. Mais tout compte fait, mon cœur penche du côté de l'homme égaré, trompé, dupé par ses vertus.

Que ses vertus n'aient pas été toutes pures en lui, qui oserait le nier ? La passion politique s'y mêlait d'amères rancunes, tout ce qui s'agite de trouble et de boueux au fond des natures les plus nobles. Mais nous nous refusons à confondre ces Français avec les traîtres, avec ceux qui ont livré leurs frères, avec les valets aux gages du bourreau.

Lorsque l'autre soir, dans un discours admirable, le général de Gaulle attestait devant le monde que « la France est formée de tous les Français, qu'elle a besoin, sous peine de périr, des cœurs, des esprits, des bras de tous ses fils et de toutes ses filles ... », c'était la France elle-même qui, par cette grande voix, apportait à la conscience déchirée de nos frères la promesse de l'apaisement.

LE DERNIER ACTE Les Lettres françaises 28 oct 44

Les maux dont Adolf Hitler accable l'Europe depuis dix ans n'auraient pas atteint ce degré d'horreur s'ils n'étaient que le fruit d'une certaine politique. Mais une imagination créatrice les a enfantés et ordonnés. Hitler domine froidement son sujet : il ajoute, il retouche, il met au point. Il cherche des effets. C'est un auteur dramatique spécialisé dans l'épouvante. Quelle trouvaille que ces généraux allemands pendus à des crocs pour l'édification du peuple ! Mais dans la pièce qu'Hitler achève, il s'agit de vrais généraux et de vrais crocs.

Hitler se situe lui-même dans l'Histoire. On sent que pour lui sa destinée fait tableau. Si sanglante qu'en doive être la dernière scène, il ne désespère pas de la réussir. Le comble de la réussite, à ses yeux, serait d'anéantir les spectateurs en même temps que les protagonistes. Mais la désagrégation de la matière ne semble malheureusement pas encore au point.

Il faut tout craindre de ces hommes d'imagination qui travaillent pour la postérité, non à la manière d'un écrivain de métier, sans grand espoir de l'atteindre, mais avec la certitude au

contraire que, quoi qu'il arrive, ils appartiennent à l'Histoire, que leur nom retentira dans les siècles des siècles, et qu'ils seront maudits, bien sûr ! mais admirés aussi et aimés. Car Néron, qui était populaire de son vivant, séduit encore, en chacun de nous, cette part de nous-même qui lui ressemble un peu.

Qu'on nous pardonne un rapprochement sacrilège : c'est par l'imagination que le metteur en scène de Berchtesgaden rappelle Napoléon, par ce pouvoir de se contempler lui-même et de fixer son attitude, au centre du drame universel. L'Empereur, à Sainte-Hélène, juge lui aussi sa vie en artiste ; il y apporte les dernières retouches.

A l'opposé, les politiciens français de la Troisième République ont été curieusement dénués d'imagination. Les drames européens auxquels ils furent mêlés ne les soulevèrent jamais au-dessus d'eux-mêmes. Une pluie de sang de quatre années ne peut conjurer la sécheresse du sage Poincaré, cette aridité ou d'ailleurs, une vertu coupante, cactus du désert, trouvait sa nourriture. Il faut faire exception pour les quelques paroles haletantes du vieux Clemenceau, à la tribune du Palais-Bourbon, le 11 novembre 1918. Mais si l'on songe à la circonstance, ce n'est tout de même qu'un pauvre coup d'aile.

Dénué d'imagination, ce personnel politique a subi le mal, il ne l'a pas organisé, il ne l'a pas orchestré. Il fit face aux nécessités de l'heure, à mesure qu'elles s'imposaient. Il les commenta dans des discours dont l'éloquence n'était pas sans portée, ce qui, à la lecture (Je pense surtout à Briand), apparaît comme un curieux mystère.

Alors qu'Hitler organise une catastrophe longuement méditée, nos hommes politiques demeurent extérieurs aux événements. L'Histoire du monde n'est pas celle de leurs pensées, moins encore de leurs passions.

L'irréparable malheur qui nous écrase est un poème conçu avec beaucoup de soin par ce bas artiste dont le bonheur fut de mettre en scène, dans son âge mûr, le crime rêvé durant sa jeunesse obscure. Un poème ... non, une tragédie ou plutôt un drame romantique et qui nécessite, hélas ! une figuration immense.

Le dénouement ne ressemblera pas à la catastrophe informe de novembre 1918. Alors, l'Histoire de l'Allemagne se trouvait, si l'on peut dire, livrée à elle-même. Les circonstances engendraient les circonstances. Mais il n'y avait personne pour les arranger, pour les mettre en ordre, pour en tirer un bel ensemble. Cette fois, l'artiste démoniaque mettra la dernière main à la péripétie suprême, L'homme qui a osé condamner à l'anéantissement une race entière, déporter les peuples par masses, courber les plus nobles nations de l'Europe sous la

dictature la plus vile qui ait jamais été au monde, celle de la Gestapo, cet homme ne négligera rien pour transformer l'écroulement de l'Allemagne en une sorte d'apothéose à rebours.

Plus exigeant que les grands chefs indiens, qui entraient dans la mort, escortés d'un cortège d'épouses et d'esclaves, c'est suivi de tout son peuple exténué que ce damné a résolu de descendre aux enfers.

Même au temps de ses premiers triomphes, il devait parfois, dans le silence de Berchtesgaden, arrêter sa pensée avec une obscure délectation sur cette Apocalypse. Jusque dans ses heures enivrées, je suis persuadé qu'il a toujours su que le Walhalla s'écroulerait un jour dans les flammes et que, dès le commencement, il n'a pas ignoré que la pièce finirait mal.